

LE DISCOURS DE FIDEL CASTRO

(Suite de la page 5)

km des impérialistes, c'est une tactique parfaitement juste.

C'est à cette manière de penser que nous ajusterons notre ligne et notre comportement.

Déclarations de La Havane, que nous n'avons copiées sur aucun document et qui ont été une expression pure de l'esprit profondément révolutionnaire et hautement internationaliste de notre peuple.

Puisque tels sont l'esprit et les idées de notre révolution, que nous avons démontrés chaque fois que c'était nécessaire, sans oscillations, sans capitulations et contradictions, nous sommes en droit — comme beaucoup d'autres peuples — de demander : à qui profitent ces désaccords si ce n'est pas à nos ennemis ?

Certes, nous avons le droit entier et absolu que personne n'osera mettre en doute, je crois, de bannir de notre pays et de notre peuple ces désaccords et ces batailles byzantines.

Il convient qu'on sache qu'ici la propagande est faite par notre parti, que les voies sont tracées ici par notre parti, que tout ce problème est de notre compétence ici et que si nous ne voulons pas que la pomme de discorde fasse apparition ici — et nous ne le voulons pas — personne ne pourra l'apporter en contrebande. Nos seuls ennemis sont les impérialistes nord-américains, et les seules contradictions irréductibles que nous avons sont les contradictions avec l'impérialisme nord-américain. Le seul ennemi avec lequel nous sommes disposés à rompre toutes les lances, c'est l'impérialisme.

★

Nous ne comprenons pas un autre langage, nous ne comprenons pas le langage de la division. Et dans le cas concret d'un pays attaqué par l'impérialisme, comme l'est le Vietnam, nous n'avons qu'une position à adopter. Et nous le faisons non parce que nous nous inspirons, comme le pensent peut-être les impérialistes, de ce proverbe : « Quand tu vois brûler la maison de ton voisin, verse plus d'eau sur la tienne ». Non, quand nous voyons brûler la maison de notre voisin, nous voulons partager avec lui sa détresse.

(...) J'espère qu'on ne commettra plus l'erreur de sous-estimer et d'ignorer les sentiments de notre peuple. Car beaucoup d'erreurs de cette sorte ont été commises par l'impérialisme yankee dont l'une des caractéristiques est le mépris de tous les autres, le manque de respect et le mépris à l'égard des petits peuples. Les impérialistes ont commis l'erreur grossière de sous-estimer notre peuple révolutionnaire : ce serait déplorable si

cune liaison avec les impérialistes. C'est dire qu'en matière de conviction et de sincérité révolutionnaire, personne ne nous a rien enseigné, comme personne n'a enseigné à nos libérateurs de 1868 et de 1895 quel était le chemin de l'indépendance et de la dignité. Nous sommes le peuple des premiers et seconds d'autres commettaient des erreurs analogues. Notre politique sincère a consisté et consiste à unir, parce que nous ne sommes pas et ne serons jamais des satellites de personne. Nous avons dans tous ces problèmes une attitude sans passion, parfaitement honnête et sincère.

Ce n'est pas le moment de remuer des papiers et des archives. Je pense que tant que les impérialistes nous menacent et nous attaquent, il serait ridicule de nous mettre à discuter, comme dans une fable, pour savoir s'ils sont des lévriers ou des épagneuls, s'ils sont en papier ou en fer. Abandonnons les archives et les documents à l'histoire et que l'histoire se charge de dire qui avait eu raison et qui avait eu tort : que l'histoire révèle ce que chacun avait pensé, ce que chacun avait fait, ce que chacun avait dit, mais que ce soit précisément l'histoire. Parce qu'il est honteux de laver « le linge sale » sous les yeux des ennemis, et par surcroît des ennemis qui n'attaquent pas les plus puissants, mais seulement les plus faibles.

★

Nous avons beaucoup à faire, beaucoup de tâches difficiles et complexes à accomplir. Il nous faut couper des millions de tonnes de canne à sucre pour faire échouer le blocus impérialiste ; or, on ne coupe pas la canne à sucre en remuant des papiers, on la coupe avec du travail, avec de la sueur, avec la machette.

De graves dangers nous guettent, mais ce n'est pas par des querelles byzantines, ni par la charlatanerie académique qu'on les combat. Non, on les combat par la fermeté révolutionnaire, la cohésion révolutionnaire, la volonté de lutte.

On ne combat pas efficacement l'ennemi impérialiste en aucune région du monde par les divisions entre révolutionnaires, par les insultes et les attaques réciproques entre révolutionnaires, mais par l'unité, par la cohésion des rangs révolutionnaires. Quant à ceux qui pensent que ce n'est pas une tactique juste pour le mouvement communiste international, nous leur déclarons que, pour nous, dans notre petite île, sur notre petit territoire, en première ligne, à 150

A MOSCOU

Manifestation lors de l'anniversaire de la mort de Maïakovsky

La nouvelle équipe dirigeante soviétique doit faire face, comme ce fut déjà le cas pour Khrouchtchev, à une opposition radicale de l'intelligentsia qui pose des revendications antibureaucratiques très avancées et dont le fond politique est très clair. Une remarquable manifestation de cette opposition a eu lieu au mois de mars dernier, le jour de l'anniversaire de la mort de Maïakovsky. Autour du monument de Maïakovsky, à l'endroit où, en 1961-62, se recueillèrent des milliers de jeunes moscovites pour réciter et écouter des vers considérés comme « subversifs », c'est-à-dire antibureaucratiques, après que la police politique eut interdit ces réunions publiques et arrêté les figures les plus représentatives, se sont réunis ce jour-là quelques centaines de jeunes gens, pour la plupart liés à un groupe non officiel (et semi-clandestin) connu sous le nom de S.M.O.G. (Samoe molodoe obschestvo geniev — la plus jeune société de génies).

On commença par lire des poésies dédiées à la mémoire de Maïakovsky, vu surtout comme l'ennemi des bureaucrates qui furent la vraie cause de sa mort. A un certain moment, l'un des jeunes donna lecture d'un cahier de revendications, à l'adresse de l'Union des Ecrivains pour lui demander l'expulsion de certains de ses membres les plus compromis avec le stalinisme et qui, aujourd'hui, sont les chefs des milieux les plus conservateurs de cette organisation. Parmi ceux-ci se trouvent notamment Kotchetov, Gribatchov et Sofronov. On revendiquait aussi (et c'est sûrement ce qui est le plus intéressant) le droit d'organiser une tendance littéraire de gauche, comme l'avait été le L.E.F. de Maïakovsky dans les années vingt.

Les jeunes, réunis autour du monument, applaudirent longuement et décidèrent d'aller présenter ces revendications au local de l'Union des Ecrivains. Lorsqu'ils défilèrent sur le large trottoir du Sadovoe Kolcoz en direction du local de l'Union, leurs rangs grossirent considérablement. En même temps se mêlèrent aux jeunes plusieurs agents de la police politique en civil.

Dans les environs de l'Union des Ecrivains, ils rencontrèrent des forces de police très nombreuses, y compris même un général de la milice, ce qui arrive très rarement. Au moment où avant d'entrer dans le local de l'Union, on allait lire encore une fois le cahier de revendications, plusieurs policiers en civil se jetèrent sur le jeune qui tenait le texte et le poussèrent de force dans une voiture de la police. Il y eut une courte bagarre, au cours de laquelle deux autres jeunes gens furent arrêtés.

Il est à peine inutile de souligner la signification et l'importance politique de la revendication du droit de tendance. Il est d'ailleurs très clair que le droit de tendance littéraire dans une situation comme celle qui existe en Union soviétique se transforme inévitablement et immédia-

tement en revendication de droit de tendance politique. Cela, et le fait même d'une démonstration qui n'avait pas été organisée officiellement, explique la régression des bureaucrates qui savent très bien que de tels phénomènes pourraient s'élargir très vite et mettre en question leurs privilèges, leur pouvoir, leur existence même. D'ailleurs, la même méthode avait déjà été utilisée par Khrouchtchev dans de telles occasions, ainsi que nous l'avons rappelé plus haut.

On doit souligner, outre le courage des groupes de jeunes d'avant-garde qui savent très bien quelles peuvent être les conséquences de ces actions, c'est que, par rapport même à 1961-62, les revendications et les formes de lutte sont plus avancées. En effet, à l'époque, on s'était limité à la lecture de poésies ; la critique de la bureaucratie se trouvait contenue dans les poésies mêmes et ne s'explicitèrent pas dans un document.

L'ORIGINE DU "CYNISME"

L'opposition passive à la bureaucratie, très répandue parmi les jeunes soviétiques, prend souvent la forme d'un refus de la politique. C'est ce que les bureaucrates appellent du « cynisme », et contre ce « cynisme », ils mènent une lutte aussi acharnée que désespérée. Mais, certains des moyens utilisés pour cette lutte se révèlent quelquefois assez dangereux pour les bureaucrates ; c'est le cas notamment des débats qu'on organise sur le cynisme.

Au mois de mars dernier, le club des étudiants de physique de l'Université de Moscou avait organisé une discussion sur le thème « le cynisme et l'idéal socialiste ». Au cours de cette discussion, un jeune peintre de l'Agence Novosti, prit la parole pour déclarer que la source du cynisme c'était surtout la politique du Comité Central du P.C.U.S. avec tous ces zig-zags opérés à l'insu et sans la moindre participation du peuple soviétique. « Et y a-t-il cynisme plus grand, a-t-il continué, que celui de protester contre la prescription des crimes des nazis, lorsque les responsables des crimes staliniens non seulement sont en liberté, mais jouissent de pensions d'Etat très élevées ? »

Le jeune peintre, très applaudi par l'auditoire, fut bientôt mis en état d'arrestation par la police politique. Il fut ensuite libéré, paraît-il sur intervention du C.C. du parti. Mais, quelques jours plus tard, alors qu'il se trouvait dans une cantine, une dizaine de personnes l'ont entouré et ont engagé une bagarre avec lui. A l'arrivée de la milice, ces gens ont prétendu avoir été provoqués et ont exhibé comme « preuve » un long couteau qui appartenait prétendument au peintre. Ce dernier serait maintenant condamné non pas pour crime ou délit politique (car, comme disait Khrouchtchev, il n'y a pas de prisonnier politique en U.R.S.S.) mais pour la bagarre et pour port d'arme interdite.

La candidature unique de la gauche dans l'impasse ?

(Suite de la page 1)

Les oppositions de la S.F.I.O., malgré la sclérose de ses structures, ne peuvent mener à terme qu'à la rupture. Le P.S.U. ne va guère mieux, malgré, ou à cause de sa bureaucratisation, et en dépit du ralliement (provisoire ou définitif ?) à sa majorité de la plupart des leaders de la minorité.

Comme il est fort probable que, de tous les colloques et de toutes les rencontres, ne pourra sortir un programme commun à la gauche des clubs, de la S.F.I.O. et du P.S.U. d'une part, et d'autre part du P.C.F., ce dernier sera probablement obligé de présenter un candidat, et le P.S.U., à la charnière des négociations, se trouvera déchiré plus profondément que par le passé.

J.-P. Sartre a correctement montré dans le « *Nouvel Observateur* » que la bataille pour les présidentielles étant perdue d'avance du fait des vices profonds de la gauche, il fallait voir plus loin. C'est ce que nous n'avons pas cessé de dire depuis des mois. A lire les réponses qu'ont faites à Sartre, H. de Galard et André Philippe, il est clair que la « petite gauche » reste à la surface des causes de l'échec de Defferre. Ces messieurs découvrent la nécessité du programme, mais aucun d'entre eux n'ose regarder en face ce fait qu'il n'y a qu'un seul programme qui puisse battre de Gaulle, sinon demain, du moins après demain, et que ce programme des intérêts du monde

du travail, comportant un anti-impérialisme intransigeant, est très loin des sauces qu'ils nous servent depuis des années. Aussi lamentable que soit l'opportunisme pro-gaulliste du P.C.F., ce n'est pas un compromis — assez invraisemblable — sur les positions atlantiques de la S.F.I.O. et des clubs, assorti, sur le plan intérieur, d'un quelconque contre-plan, visant à la libéralisation et à la rationalisation de la V^e République, que le Parti communiste pourrait être aidé à sortir de l'ornière. On ne le pourrait que par un violent coup de barre à gauche qui ranimerait sa masse électorale et ses militants.

Aucun des politiciens des diverses courants « à vocation socialiste » ne semble comprendre qu'il n'y aura pas de victoire contre de Gaulle tant qu'on laissera battre les ouvriers de chez Peugeot après les mineurs, et qu'il ne s'agit pas de mieux planifier le profit, mais de mettre en question le droit au profit ; qu'on ne battra pas de Gaulle si l'on ne démasque pas sa démagogie politique internationale en l'obligeant à montrer comment il réagit quand on descend dans la rue pour manifester en masse devant les services de l'O.T.A.N. et l'ambassade des U.S.A. Ces gens continueront donc certainement encore longtemps à pleurnicher sur l'apolitisme des masses, jusqu'à ce que les jeunes générations leur passent sur le corps en leur prouvant qu'il n'y a de réalisme que révolutionnaire.

M. DERVAL.

DES AVIONS, DES FUSEES POUR LE VIETNAM

(Suite de la page 1)

monstrueuse, et le piétinement d'une révolution qui devrait être déjà victorieuse, ce qui n'est pas sans conséquence sur le sort d'autres révolutions partout dans le monde. Ce qui se révèle au Vietnam c'est, d'une part, que tout peuple engageant la lutte pour sa libération sociale, si petit soit-il, voit se dresser contre lui l'arsenal gigantesque du superimpérialisme américain, d'autre part, que le « camp socialiste » ne lui accorde qu'une aide insuffisante jusqu'au dérisoire.

Et quand nous disons le « camp socialiste », nous pensons essentiellement à l'U.R.S.S. Car le cas de la Chine est sensiblement différent. En cela d'abord que ses ressources militaires en fusées et en aviation moderne sont sans commune mesure avec celles de l'U.R.S.S. En cela aussi que ses risques sont, par là même, infiniment plus grands ; qu'elle est menacée directement d'une autre étape de l'escalade, sur son propre sol, et au niveau atomique.

La veulerie des bureaucrates du Kremlin a son pendant en l'Occident, dans celle du pitoyable Wilson, qui ose, après avoir approuvé la sale guerre de Johnson, jouer les intermédiaires de négociations proposées dans le feu du napalm.

La guerre du Vietnam a atteint un point où toute neutralité dénonce un ennemi et un complice des impérialistes, où tout modérantisme est ignoble. Sont complices du génocide tous les socialistes qui n'exigent pas de leurs organisations une politique de rupture totale avec l'atlantisme, tous les communistes qui ne clameront pas vers leurs dirigeants, et surtout vers ceux qui se veulent les responsables de leur mouvement mondial, le mot d'ordre inspiré de celui qui se clamait en 36 pour l'Espagne : Des fusées, des avions pour le Vietnam !

M. LEUWEN.